

## DISCUSSION

### Eléments pour une synthèse sur les ateliers de production céramique dans l'est de la Gaule

Président de séance : J.-P. JACOB

**Jean-Paul JACOB** : Je propose que nous commençons par le centre de production précoce de Besançon.

**Colette LAROCHE** : A la suite de la communication sur la céramique de Besançon, il semble qu'il y ait des productions très anciennes sur ce site : céramique commune sombre, terra nigra locale, peut-être commune claire.

C'est vrai qu'Hélène Dartevelle a soulevé un problème en disant qu'il y avait trois états dans les niveaux augustéens ; dans la salle, il y a eu quelques remous. Je pense que c'est une question de vocabulaire, et qu'il vaudrait mieux dire trois Unités Stratigraphiques. Quant à les situer dans la période augustéenne, ce n'est, peut-être, pas évident !

Tu m'avais montré un tesson de sigillée qui provenait de ces niveaux-là et qui aurait pu donner un terminus, si quelqu'un avait pu l'identifier ?

**Hélène DARTEVELLE** : Je peux aller le chercher, si vous voulez.

**Jean-Paul JACOB** : En tout cas, curieusement, on retrouve des vases peints. D'autre part, il semble bien que ce soit le quartier dit, grossièrement, "du Musée", qui ait été, à cette époque, le quartier des potiers ; on y trouve trois fours à 100 m l'un de l'autre. Il serait intéressant que la stratigraphie du Musée soit publiée ; elle montrerait une évolution de la céramique de Besançon.

La deuxième grande idée qui ressort de cette journée -et cela est largement lié aux fouilles de Mandeure-Mathay-, c'est l'intégration d'ateliers de potiers à une agglomération et leur influence sur l'urbanisme.

**Eric LLOPIS** : Une remarque : au début des recherches, on pensait que le site de l'Essarté était une suite logique à l'évolution du site de Mandeure-Mathay (l'Essarté étant tout à fait au sud de la bourgade). En fait, son développement est dû à l'"encombrement" du "Faubourg de Pont", à la fin du 1<sup>er</sup> s. Il s'avère, au terme des recherches, qu'il y a certainement un noyau indigène sur lequel vient se greffer ce complexe de type romain ; l'évolution et l'expansion se font vers le village indigène, dans le sens nord-sud et c'est un peu à l'inverse de ce que l'on supposait au départ. Mais le résultat est le même puisque la gestion politique et économique se fait à partir de Mandeure-Mathay. Pour compléter, ce village indigène et son développement contre les coteaux du Lomont, là où pouvaient se situer des vignobles, sont à proximité de carrières d'argile.

**Jean-Paul JACOB** : Philippe Kahn, que pensez-vous de Luxeuil, des ateliers du Chatigny, par rapport à la topographie antique de la ville ?

**Philippe KAHN** : On situe encore assez mal les choses mais on commence à les cerner un peu mieux grâce aux travaux de Christophe Card. La trouvaille à laquelle il a été fait allusion ce matin (le poinçon) permet de constater que l'occupation antique s'étend plus loin que prévu ; mais il semble que les ateliers du Chatigny se situent en marge de l'agglomération. On est sur le sommet d'une colline qui domine un vallon, site d'origine probable de l'agglomération ; mais on n'a pas de trace de continuité entre les ateliers et les éléments architecturaux découverts autour des thermes.

**Michel RILLIOT** : En ce qui concerne Offemont, c'est exactement la même chose ; l'atelier se trouve complètement en dehors de la zone d'habitat. Et je me pose la question de savoir si, par hasard, dans l'est de la France, aussi bien en Alsace que dans les Vosges, les ateliers de potiers ne se situeraient pas tous hors des agglomérations. Ce serait quelque chose à préciser.

**Jean-Paul JACOB** : On pourrait poser la question à notre collègue suisse ?

**Cathy SCHUCANY** : A Soleure, il semble que les ateliers se situent à la limite nord du vicus, très près de l'habitat. C'est difficile d'être catégorique mais, plus au nord, on ne trouve plus rien.

**Eric LLOPIS** : A propos de ces ateliers situés à l'extérieur de la ville. Au début, c'était l'idée qu'on pouvait avoir pour le site de l'Essarté ; aujourd'hui c'est faux, puisque que nous sommes certains qu'il est dans le complexe urbain, au milieu d'autres activités artisanales. Et il en est de même pour le Champs des Isles (= "Faubourg de Pont").

**Jean-Pierre MAZIMANN** : Pour ce qui est du quartier du Champs des Isles, il semblerait qu'il ait eu sa plus forte existence au moment où on pratiquait la fumaison ; un changement d'activité s'est produit, l'industrie alimentaire supplantant l'industrie potière. Par contre, au niveau de l'atelier du Champs des Isles, son implantation, dans un "Faubourg de Pont", en bordure d'un axe fluvial, est intéressante. Il y a des similitudes avec Offemont. Autre point à approfondir : l'importance du sanctuaire, d'un culte, qui a pu motiver la création d'un atelier de potier.

**Jean-Paul JACOB** : On peut se demander, par exemple pour Luxeuil, si l'atelier n'était pas un accompagnement du sanctuaire, un lieu pour acheter des "bondieuseseries" que l'on souhaitait rapporter chez soi. Quand on voit la diffusion, extrêmement réduite, cela ressemble plus à des objets transportés comme souvenirs qu'à une exportation réellement commerciale et économique.

**Claude LEFEBVRE** : A propos des rapports entre topographie urbaine et ateliers de potiers : dans l'est de la Gaule, à Metz, nous connaissons, à l'intérieur de la ville, quatre fours :

- celui de CASICOS (1<sup>er</sup> s.), dans Saint-Pierre-aux-Nonnains ;
- celui de la caserne De Lattre (sigillées ?), connu par d'abondants ratés de cuisson (Gallia, 1972, p. 366) ;
- celui de l'Arsenal Ney (Gallia, 1982, p. 324) ;
- ceux de la rue Mabilille (1<sup>er</sup> s.), dans le quartier Outre-Seille (Gallia, 1986, p. 299).

**Jean-Paul JACOB** : Je pense qu'il n'y a pas de règle générale. J'ai l'impression qu'on a eu tendance, quand c'était possible, à implanter ces artisanats à la périphérie de la ville plutôt qu'à l'intérieur (problèmes de pollution et de "risques", dont l'incendie). Mais il y a souvent un problème pour préciser les chronologies entre l'urbanisation et les périodes d'activité de ces ateliers.

**Michel RILLIOT** : En ce qui concerne le rapport entre le culte et les ateliers de potiers (à propos des "bondieuseries"), à Luxeuil on est en présence d'un habitat, d'un sanctuaire de la Tène Finale et, à côté, d'un autre sanctuaire (fanum) de type gallo-romain (dans lequel on n'a trouvé que de la céramique de la fin du 1<sup>er</sup> s., mais on ne peut dater la fin de l'occupation). Dire que l'atelier de potiers, qui est à 400 m, a été établi en fonction de la présence d'un sanctuaire, c'est sans doute aller un peu vite. Il y a, peut-être, tout simplement, un problème d'approvisionnement pour le choix du site, pour diminuer des frais de transport.

**Jean-Pierre MAZIMANN** : Ce qui m'a paru intéressant de la part de Caty Schucany, c'est qu'à 35 km de Soleure on ne retrouve pas les mêmes vases. A mon avis, cela confirme que la distribution est très restreinte. Il faudrait poursuivre, pour Mandeure-Mathay, les comparaisons entre les ateliers et tenir compte des possibilités de transport par voies terrestres et fluviales. On devrait, également, pouvoir hiérarchiser ces ateliers en étudiant systématiquement les sites de consommation.

**Jean-Paul JACOB** : On a déjà souligné, à plusieurs reprises, l'absence de grand centre de production dans la région. Cela rejoint l'exposé de M. Picon sur les tentatives avortées de productions de sigillées. On peut se demander si, en fait, dans la région, les potiers n'ont pas été aptes, ou n'ont pas disposé de la matière première nécessaire pour produire des céramiques, suffisamment attrayantes, capables d'aller concurrencer sur place les ateliers locaux qui fabriquaient du tout-venant ?

**Maurice PICON** : C'est vrai qu'on découvre, de plus en plus, des ateliers qui ont fait des essais de sigillée. C'est constant et c'est fréquent. Or l'interprétation de ces essais n'est pas toujours très simple. Dans le cas de Mandeure, le problème est compliqué car on se trouve à la charnière de deux mondes, entre les sigillées de tradition méditerranéenne et celles dans la tradition continentale, de l'Est. On est donc dans une position difficile pour interpréter, parce qu'on connaît mal les raisons techniques du changement, qui ont amené ces grandes différences que l'on constate entre les ateliers italiques, les ateliers espagnols, ceux de la Gaule du Sud et ceux de la Gaule du Centre, à partir du moment où ils se mettent à fabriquer des productions largement diffusées. Pourquoi les ateliers de la Gaule de l'Est font-ils un autre type de production, ne se conforment-ils pas aux normes de la céramique sigillée ? D'une façon générale, ce que l'on peut dire, c'est que les argiles calcaires sont, en dehors de la romanité, très rarement utilisées. Au 1<sup>er</sup> s., c'est le cas de la Gaule centrale ; ce doit être vrai, aussi, pour la Gaule de l'Est. Dans les ateliers qui apparaissent au 1<sup>er</sup> s., on utilise les argiles qu'on a l'habitude de trouver sur place ; les potiers utilisent des argiles non calcaires ou peu calcaires. Ce n'est que lorsque la production se développe, au 1<sup>er</sup> s., que tout change et qu'on adopte une technique "méditerranéenne". Alors, faut-il voir dans la sigillée de la Gaule de l'Est une sigillée qui serait davantage dans la tradition "gauloise" ? J'avoue que j'hésite à trancher tant qu'on aura pas fait une bonne étude technique de ces ateliers. En attendant, il sera difficile de répondre car on ignore ce qui est intentionnel et ce qui est dû au contexte géologique. Il est certain qu'il y a beaucoup d'argile calcaire dans l'est.

**Michel RILLIOT** : Pour les essais de sigillée, à Offemont, il faudrait voir, avec M. Picon, si les argiles sont vraiment calcaires ; il semblerait bien qu'elles le soient puisqu'on est dans une zone calcaire. Le problème, en ce qui concerne la sigillée, ou les essais de sigillée d'Offemont, c'est que, pour l'instant, il ne semble pas que les poinçons utilisés par les potiers aient été répertoriés sur d'autres sites. Comment et pourquoi ont-ils été fabriqués ? Pourquoi les potiers ont-ils voulu faire une sigillée décorée de motifs disparates ? Toujours est-il qu'il y a de multiples moules (une centaine de fragments différents ; en revanche, les positifs sont moins nombreux, une cinquantaine seulement), alors que nous n'avons pas retrouvé de fours adéquats pour la cuisson de la sigillée (il n'y a que des fours à flamme nue). Un inventaire avait été fait, avec Jean-François Piningre, dans les Musées de l'est de la France, et on n'avait trouvé aucun tesson portant des poinçons similaires. Ce n'est pas, contre un des fours, la présence d'un tesson de Luxeuil (du groupe OMM) qui peut résoudre le problème.

**Jean-Paul JACOB** : Autre point intéressant, soulevé par Fabrice Charlier : le problème des liens entre établissements ruraux et ateliers de potiers (il serait également utile de faire des rapprochements avec les ateliers de métallurgie dans leurs rapports avec les établissements ruraux).

**Fabrice CHARLIER** : Le lien est délicat à commenter. C'est assez simple lorsqu'il s'agit de villes ou de vicus : topographiquement, les ateliers sont en bordure. En ce qui concerne les établissements ruraux, on a plusieurs cas d'ateliers situés à proximité immédiate, qui doivent dépendre de la propriété. Mais on a, également, de nombreux cas où les ateliers sont éloignés de villae ; on ne peut dire, alors, s'ils dépendent d'un domaine. Généralement, les ateliers sont proches d'une villa (pas toujours bien définie). Il est évident qu'il faudrait pousser la recherche, sur le terrain, faire des prospections, avoir une réflexion sur les domaines, sur la taille des ateliers (dans le cas d'une tuilerie, déterminer si elle alimente uniquement la villa ou si elle a une vocation à exporter). Et ce sont des problèmes difficiles à résoudre.

**Jean-Paul JACOB** : D'autant plus difficiles que ce n'est pas parce qu'on connaîtra la réalité géographique entre un atelier de potiers et un domaine qu'il y aura forcément un lien hiérarchique, étant entendu qu'il y avait, pour les potiers, des contraintes de terrain (il faut bien s'installer quelque part, près de l'argile, du bois, etc.). Il est sûr qu'à un certain niveau, l'archéologie ne permet pas de répondre à ces problèmes ; sauf si on peut démontrer qu'un four de tuilliers, par exemple, n'a fonctionné que trois ou quatre fournées pour les besoins d'une villa. Car on connaît, par les textes, ces tuilliers itinérants qui vont de chantier en chantier.

**Fabrice CHARLIER** : Si on revient aux ateliers "ruraux", on n'a pas du tout ce cas là. Ce sont quelques ateliers isolés mal cernés mais c'est, sans doute, dû à une absence de recherche, à une méconnaissance du contexte archéologique. Il faudrait qu'il s'agisse d'ateliers qui ont produit autre chose que de la céramique utilitaire ; il faudrait des céramiques qui soient susceptibles d'avoir été exportées, donc d'une qualité supérieure à la moyenne ; dans ce cas, les seuls ateliers sont Luxeuil, Offemont...

**Michel PASQUALINI** : C'est peut-être un détail, mais cela concerne les problèmes de diffusion. Je pense qu'il faudrait laisser de côté cette notion de "qualité" à propos des céramiques. Il est évident que les sigillées ne sont peut-être pas une catégorie à part. Je ne pense pas que la diffusion dépende de l'apparence de ce genre de produit. Il faut toujours revenir à la base du problème : en fait, que ce soit de la céramique commune ou de la sigillée, on a affaire à quelque chose qui a très peu de valeur. Selon l'endroit où on se trouve, une céramique dite commune peut avoir une diffusion importante, simplement parce qu'elle répond à une utilisation appropriée. Les Italiens ont beaucoup travaillé sur les époques récentes, les XV<sup>ème</sup>/XVI<sup>ème</sup> s. ; il y a des registres sur les lots de céramiques embarqués dans les ports de la côte ligure et on se rend compte qu'il n'y a pas de rapport avec nos notions de qualité. La qualité n'est pas un critère qui peut nous guider dans la diffusion des céramiques. De plus, quelle importance faut-il donner à une diffusion lointaine ? Il y a un problème économique ; le but n'est pas d'exporter de la céramique le plus loin possible, le but est de gagner de l'argent. Il est possible qu'en produisant dans une petite région, un potier s'en sorte très bien. C'est une autre organisation que les ateliers de sigillées, c'est tout.

**Jean-Paul JACOB** : Je pense que l'on parle de la même chose. Quand je dis "qualité", cela veut dire qualité esthétique et il est certain qu'il y a une référence à la sigillée ; mais cela veut dire aussi qualité technique : si un vase tient mieux l'eau que l'autre, le potier exportera plus loin, etc. ; la qualité, c'est un vase qui répond parfaitement à tel type de besoin.

**Bernard HOFMANN** : Il y a tout de même (on en a fait l'inventaire) des vases en sigillée de La Graufesenque, d'excellente qualité, de l'époque Tibère-Claude, qui ont fait l'objet de réparations avec agrafes ; on ne connaît pas cela, par exemple, sur les sigillées de Lezoux du II<sup>ème</sup> s. Il y a donc une différence de prix sur le marché. Au I<sup>er</sup> s., les gens se donnent la peine de réparer un vase ; au II<sup>ème</sup> s., un vase cassé ne méritait pas d'être réparé ; on préférerait en acheter un autre.

**Jean-Paul JACOB** : Vous serez d'accord avec moi : la sigillée réparée est une rareté.

**Bernard HOFMANN** : Au I<sup>er</sup> s., on connaît une centaine d'objets ; je n'en connais pas au II<sup>ème</sup> s.

**Michel PASQUALINI** : On limite le sujet. Il faut replacer la céramique dans son contexte. A l'époque romaine, dans une maison, il n'y a pas que de la céramique. Récemment, je me suis intéressé à ce qui a été trouvé dans les maisons de Pompéi ; on s'aperçoit que ce sont les cruches (et, en général, les vases qui servent à contenir) qui tiennent beaucoup de place, dans l'Antiquité. Apparemment, quand on parle de céramiques fines, dans les maisons de Pompéi, cela ne représente pas réellement une quantité extraordinaire ; il y a énormément d'autres céramiques qui entrent en jeu.

**Jean-Paul JACOB** : C'est bien pour cela que le potier qui fabrique des céramiques fines est obligé d'exporter s'il se limite à ce type de production. C'est le système de l'offre et de la demande : plus la céramique est utilitaire et plus le potier peut vivre sur un rayon restreint, et plus une céramique est spécifique, plus il est obligé d'élargir son horizon commercial. Mais c'est, peut-être, un schéma simpliste...

**Eric LLOPIS** : On a l'impression, à l'Essarté, que les fours sont faits par des gens qui connaissent très bien leur métier (structures intérieures évoluées, choix des tuiles, etc.), pour une production de céramiques utilitaires. On peut penser que si les potiers avaient voulu produire de la céramique de meilleure qualité, ils auraient pu le faire. Economiquement, la céramique utilitaire devait leur suffire.

**Jean-Paul JACOB** : C'était une production parfaite pour répondre aux besoins de la clientèle, au moins, locale.

Dernier point, les lieux de consommation, le développement des fouilles urbaines, dans la région, avec des stratigraphies relativement importantes, et l'épineux problème du II<sup>ème</sup> s., qui se pose un peu partout en France. Au II<sup>ème</sup> s., il y a toujours un vide, comme si rien ne se passait. Qu'en pense Sylvianne ?

**Sylvianne HUMBERT** : Je n'ai rien à ajouter ; je n'ai pas de réponse.

**Jean-Pierre MAZIMANN** : C'est vrai que ce II<sup>ème</sup> s. constitue une lacune. Sur le Champs des Isles, nous avons 58 monnaies ; pour les premiers siècles, la dernière est d'Alexandre Sévère (222-235), l'avant dernière étant un as de la femme de Caracalla. Après, on a un trou énorme jusqu'à une monnaie de la fin de la première moitié du IV<sup>ème</sup> s.

**Bernard HOFMANN** : Je veux bien que vous ayez des problèmes avec votre série monétaire, mais il ne faut pas oublier cette énorme masse de trésors qui ont été enfouis vers 275, y compris pendant la période très puissante de l'Empire gaulois. Il faut en tenir compte car il y a eu de grandes conséquences.

**Jean-Paul JACOB** : Le problème du II<sup>ème</sup> s. est un gros problème qu'il faut résoudre (en tirant vers le haut et vers le bas). Conclusion de cette journée : les archéologues franc-comtois ne sont pas si mauvais que cela. On pourra se retrouver dans une dizaine d'années et on aura des résultats extrêmement importants.

\* \*  
\*

